Décontenancement et position phobique à l'adolescence

Jean-Paul Matot (Belgique) – Bilbao 2018

Du décontenancement contemporain

Le décontenancement, c'est l'état psychique de qui sent soudain vaciller ses repères, s'ébranler ses certitudes, alors même qu'il ne s'y attendait pas. C'est un trouble dans la pensée, qui s'accompagne d'un vécu de confusion et d'incertitude dans le rapport au monde et à soi-même.

Le décontenancement résulte d'un écart qui se révèle entre l'expectation se situant dans la continuité d'une certaine réalité psychique où se trouvait le sujet à l'instant d'avant, en phase – pensait-il – avec son environnement, et la confrontation avec une modification imprévue de son vécu de la réalité de cet environnement. Le sujet se sent incertain de l'origine, en « lui-même » ou dans l'environnement, de cet écart, il hésite à l'attribuer à son état psychique personnel ou à la « réalité » de son environnement.

L'étymologie lie le décontenancement à la perte de contenance : il est une forme de l'embarras, voire du malaise. Déconcerté, dérouté, désorienté, désarçonné, troublé, perplexe, égaré, confus …, le décontenancé vit une discontinuité de son sentiment d'exister.

Cet état de décontenancement constitue pour moi l'arrière-fond du malêtre contemporain. L'individu se trouve confronté dans son existence quotidienne, au sein de nos sociétés occidentales, à des degrés variables selon les moments et les contextes, au sentiment que la réalité du monde dépasse ses capacités d'entendement : ce monde, son monde, lui apparaît de moins en moins appréhendable et intelligible.

Le terme de décontenancement me semble approprié pour qualifier cet état de trouble dans notre rapport au monde, car il est en lien avec la perte de cohérence ou de pertinence de nombreux « contenants » qui assuraient plus ou moins bien, jusque vers la fin du XXè siècle, un sentiment diffus d'être « en phase » avec notre environnement et d'être en mesure d'agir peu ou prou sur lui.

La perception de notre décontenancement, de notre déphasage, s'est constituée progressivement, sous l'effet conjoint d'une « globalisation » du monde, d'une perte de consistance de nombreux référents communautaires, politiques et idéologiques, et surtout d'une perte de confiance dans le progrès humain.

L'éventualité d'une destruction nucléaire de grande envergure, tempérée par l'espoir d'un équilibre de la dissuasion, a cédé la place à la perspective d'une dégradation inéluctable de l'écosystème humain provoquée par l'exploitation sans limites des ressources, à l'aune de la maximisation des profits du capitalisme financier mondialisé. Cette exploitation généralisée s'est étendue, avec les technologies de l'information et de la communication, aux données personnelles des existences humaines connectées, rendant d'ores et déjà possible la manipulation à grande échelle des opinions publiques.

Face à cette prise de contrôle planétaire par les oligarchies financières, les démocraties parlementaires sont réduites, au mieux, à l'impuissance, au pire, à une collaboration active, tandis que les populations restent, dans leur grande majorité, prises dans des mécanismes de déni qui rendent compte de l'apathie et de la résignation à l'égard de cette dépossession et de cette passivation subies.

Les enfants et les adolescents de nos sociétés occidentales baignent et grandissent dans un univers mental où le passé est à la fois présenté comme seule « réalité » possible, et en même temps reconnu comme source de sa propre extinction et des désastres à venir. En effet, les sociétés adultes « décontenancées » s'avèrent incapables de recréer les conditions d'une intelligibilité du monde et donc aussi d'une restauration de la capacité d'agir des générations qui suivent. Deux facteurs à cet égard méritent d'être particulièrement analysés :

- La défaillance de nos capacités collectives de renouveler et d'adapter continuellement notre appréhension de la « réalité » dans laquelle nous vivons. La construction de la réalité passe par la symbolisation de l'expérience, symbolisation dont la psychanalyse contemporaine distingue deux formes, primaires, pré-langagières, et secondaires, langagières. Cependant, nous n'avons pas pris à temps la mesure de ce que le champ de l'humain, qui inclut la technologie, se trouve profondément transformé par elle. Pour la plupart d'entre nous, notre appréhension des techniques est réduite à leur utilisation, sans que les processus d'évolutions technologiques eux-mêmes ne soient intégrés à notre conception de l'identité humaine et du fonctionnement psychique. C'est tout le champ de ce que je propose d'appeler les symbolisations tertiaires.
- La négligence dans laquelle a été laissée la conceptualisation de ces symbolisations tertiaires participe du défaut plus général des transmissions transgénérationnelles. Au-delà de l'accélération qui rend les évolutions sociétales imprévisibles à l'échelle d'une génération, comment des sociétés adultes qui ont renoncé à s'approprier subjectivement le monde qu'elles ont collectivement construit pourraient-elles prétendre transmettre aux générations suivantes des valeurs et des modes d'émergence de l'humanité à venir ?

La position phobique centrale

Le décontenancement met en tension la ressource d'une régression vers ce que je qualifie, en élargissant le concept introduit par A. Green (2000), de « position phobique centrale ».

Telle que je la conçois, elle émerge dans le cours des processus de différenciations dedans/dehors dès lors que ceux-ci se trouvent recouverts par un clivage « kleinien » bon/mauvais trop envahissant, le « dedans » étant assimilé au « bon » et le « dehors » au mauvais, ce qui constitue le vécu organisateur de la position phobique centrale.

Dans le modèle proposé par Winnicott (1971), c'est le manque de survie de l'objet aux pulsions agressives qui rend compte d'une différenciation insuffisante entre l'objet détruit dans le fantasme agressif et la « réalité » d'un objet qui survit dans le lien libidinal en dehors du champ du fantasme agressif.

La position phobique centrale constitue un repli au sein d'une « enveloppe » familière face aux craintes suscitées par une « étrangèreté » où règne le non-encore connu, la surprise, le nouveau, derrière lesquels se profile la menace d'un Réel inconnaissable. D'où évidemment l'évitement systématique du risque de l'associativité en séance sur lequel insistait Green.

Dans le mouvement de la symbolisation conceptualisé par Roussillon (2008) comme prise-déprise-reprise, la position phobique dresse un obstacle insurmontable par l'évitement systématique du temps de la « déprise », entravant le développement des symbolisations.

La position phobique centrale rend compte, chez les adultes, des tendances fortes aux replis identitaires collectifs, xénophobes, nationalistes, aux intolérances meurtrières à l'égard des communautés et des idéologies « différentes » et de leurs efforts d'affirmation, aux « radicalisations » violentes. Mais, au-delà, elle sous-tend la peur du changement, le refus de la curiosité et du doute, les conformismes de la pensée, les agrippements aux « certitudes » héritées du passé. Les sociétés de psychanalyse ne sont d'ailleurs pas épargnées par ces formes d'enfermement de la pensée.

Chez les enfants et les adolescents, la position phobique peut représenter un temps de pause, de latence, de repos lorsque les circonstances ou les enjeux du développement ne sont pas propices à l'appropriation subjective et à l'introjection.

Mais elle marque toujours également un arrêt dans les processus de transformation de l'omnipotence, celle-ci impliquant nécessairement cette dimension de « troc » que Freud mentionne à plusieurs reprises à propos du deuil. Or, ce « troc » suppose l'investissement d'un « ailleurs », d'un « différent », d'un « nouveau », qui permet alors de renoncer à ce qui devient un « précédent », un « ancien », sans devoir être vécu comme irrémédiablement perdu.

Beaucoup d'enfants, et davantage encore d'adolescents, manifestent actuellement différentes expressions de cette position phobique, dans les registres de l'inhibition, mais également des comportements dits « antisociaux ». On retrouve ainsi pêle-mêle des enfants très jeunes en difficulté de socialisation, à la fois violents et isolés, souvent diagnostiqués comme « troubles envahissants du développement » ; des enfants plus âgés « mal dans leur peau », parfois victimes de harcèlement ; des enfants qui se sentent « différents », volontiers catégorisés comme « à haut potentiel », voire attrapés dans le grand filet des « troubles de l'attention ». Ce sont aussi ces adolescents en rupture scolaire, aussi angoissés que révoltés contre le monde adulte ; les grands consommateurs de cannabis, qui passent le plus clair de leur temps dans les mondes psychotropes intermédiaires ; les jeunes « geek » pour qui l'univers se limite à un écran d'ordinateur et la liberté d'agir à un clavier ou aux manettes d'une Play Station.

La position phobique centrale en effet ne constitue pas une entité psychopathologique homogène : elle accueille indifféremment des fonctionnements à dominance névrotique, dépressive, psychotique voire perverse, chacun colorant selon son propre mode l'expression subjective de cette position. Les dimensions hystériques, obsessionnelles, persécutives, omnipotentes, s'y croisent et s'y associent parfois.

Cependant, la caractéristique commune de cette position phobique, outre la limitation des processus de symbolisation et la stase dans la transformation de l'omnipotence infantile déjà signalées, réside dans le sentiment partagé par beaucoup de ces jeunes, en tout cas à

l'adolescence, d'une distance entre ce qu'ils ressentent comme « eux-mêmes » et « le monde ». Distance qui peut prendre la forme d'un vécu de différence, teinté d'hostilité ou d'une affirmation d'« indifférence » à l'égard de ce monde ; de ne pas vouloir ou pouvoir y prendre place, sauf à renoncer à « l'individualité » de leur être. Le « monde », c'est le monde adulte, bien sûr, mais souvent aussi le monde des pairs, « débiles », « primaires », « superficiels » ; c'est le monde scolaire, vécu comme arbitraire, violent, dépassé, insupportable ; le monde du travail, évidemment, mais au-delà, l'idée même d'avoir un jour une place à soi dans le « monde ».

Certes, tous ces enfants, devenus adolescents, n'en restent pas là. Ils cherchent, à leur manière, des portes de sortie de cette position phobique qui s'accompagne d'un malaise difficile à vivre, et qui peut les pousser à vouloir mourir ou, au moins, à se faire du mal, en particulier au niveau de cette limite étouffante, contraignante, cette peau qui s'oppose au débordement du corps hors de lui-même.

Je n'aurai pas le temps, dans le cadre de cet exposé, de développer quelques d'issues qui me semblent paradigmatiques des modes d'aménagements que certains de ces jeunes tentent d'aménager : l'issue psychotrope ; l'issue trans ; l'issue numérique.

Abord thérapeutique de la position phobique centrale

Je défends une perspective qui envisage le sujet humain comme indissociable de son environnement, transposant sur le plan du développement du psychisme humain les théories de l'individuation de G. Simondon (1958, 2005). Pour ce philosophe des techniques, qui a publié dans les années 1960 des travaux qui ont été peu diffusés, c'est à partir d'un état « pré-individuel » de non-différenciation originaire qu'émergent simultanément l'individu et son environnement, aucun des deux termes ne précédant l'autre ni ne pouvant se concevoir indépendamment de l'autre. Le sujet, dans cette perspective, est constitué par le potentiel pré-individuel dont est issue la relation entre l'individu et son environnement.

Ce fondement écarte d'emblée la possibilité d'isoler un « sujet », et pose toute différenciation dedans/dehors comme un ensemble dont les deux termes sont indissociables.

Une conséquence en découle : l'homme n'a jamais accès qu'à des « dehors » qu'il construit lui-même en les opposant à des « dedans ». Autrement dit, il n'y a pas, contrairement à ce que ne cesse de répéter la psychanalyse, de réalité « interne » et de réalité « externe », mais des configurations psychiques qui organisent des différenciations dedans/dehors grâce auxquelles nous assurons la cohérence de notre sentiment d'exister face à un Réel à jamais inconnaissable.

De nombreux auteurs, psychologues du développement et psychanalystes, ont élaboré, à partir de leurs axes d'analyse personnels, des modèles de la construction du psychisme passant par des transformations successives. Je ne ferai que citer ici, sans prétendre à l'exhaustivité, Piaget, Wallon, Stern, Bullinger, pour les premiers ; Bleger, Bion, Meltzer, Anzieu, Houzel, Kaës, pour les seconds.

Tous s'accordent sur l'idée, énoncée en son temps par Freud, que rien de ce qui fût un jour dans le psychisme ne disparaît. Chaque nouvelle modalité de l'être au monde qui émerge vient s'ajouter aux précédentes, en les remaniant en partie, mais sans les remplacer. Stern par exemple insistait dans son travail sur le fait que les différents « sens de soi » qu'il individualisait restaient toujours actifs tout au long de la vie.

Ces modalités d'organisation des sens de soi et du monde, je les conçois comme des configurations psychiques qui se structurent autour de différenciations dedans/dehors spécifiques.

Les modes de passages entre ces différentes configurations psychiques reposent sur les phénomènes transitionnels inventés par Winnicott : ils supposent un temps d'effacement d'une différenciation dedans/dehors qui permet d' « entrer » dans une nouvelle configuration structurée par une autre différenciation dedans/dehors. Le problème de la théorisation de Winnicott est qu'elle laisse supposer qu'il y aurait vraiment « un » dedans et « un » dehors, entre lesquels émergerait une aire transitionnelle. Cette réification d'un espace transitionnel me semble réduire l'intérêt de la théorisation des phénomènes transitionnels, et explique à mon sens l'impasse dans laquelle s'est retrouvé Winnicott pour expliquer en quoi le champ culturel dériverait du champ transitionnel.

Le modèle de la pluralité des configurations psychiques et des différenciations dedans/dehors que je propose m'amène à concevoir la position phobique comme le résultat d'une immobilisation défensive dans une configuration donnée, associée à une paralysie des fonctionnements transitionnels.

L'abord thérapeutique qui en découle suppose de soutenir ces fonctionnements transitionnels en accueillant le patient au sein de dispositifs s'appuyant sur les modalités primaires de la symbolisation, dans des registres sensori-moteurs, kinesthésiques, sonores, visuels.

L'objectif est alors d'offrir un cadre de sécurité (individuel ou groupal selon l'indication) rendant possible une régression à des niveaux de moindre différenciation, tout en respectant le niveau d'omnipotence où se trouve le sujet.

Les travaux de A. Brun (2014) dans le domaine des médiations thérapeutiques, sous-tendues par un concept d'associativité formelle utilisant le repérage des pictogrammes (Aulagnier, 1975) et des signifiants formels (Anzieu, 1987) offrent à cet égard des perspectives qui me paraissent déborder le champ des psychoses infantiles dans lequel l'auteure les a théorisés.

Yann Leroux notamment a repris, dans son utilisation des jeux vidéos dans des groupes thérapeutiques, une perspective centrée sur la sensorialité des jeux vidéos et la manière dont elle peut être travaillée dans un cadre thérapeutique : « *Tout l'intérêt de l'utilisation des jeux vidéos dans un cadre psychothérapeutique psychanalytique réside dans le fait qu'ils proposent des voies d'accès à des niveaux de fonctionnement psychique qui sont bien plus archaïques que les fantasmes oedipiens. Les jeux vidéos, c'est là ma thèse, sont une voie d'accès aux premiers niveaux de symbolisation : signifiants formels (D. Anzieu), schèmes d'enveloppe et de transformation (S. Tisseron)* » (Leroux, Psy et Geek, 15/9/2008 et 15/10/2008))

Bibliographie

Brun A. (2014) : *Médiation thérapeutique picturale et associativité formelle dans les dispositifs pour enfants avec troubles envahissants du développement* ; La psychiatrie de l'enfant, 2 : 437 – 464

Green A. (2000) : *La position phobique centrale avec un modèles de l'association libre*. Revue Française de Psychanalyse, 3 : 743-772

Leroux Y. (2008) : *Vers une métapsychologie du jeu vidéo* ; Psy et Geek, 15/9/2008
Médiations thérapeutiques et jeux vidéo ; Psy et Geek, 15/10/2008

Roussillon R. (2008) : Le jeu et l'entre-je(u), Paris, PUF

Simondon G. (1958), *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1989

Simondon G. (2005), *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Ed. Catherine Millon, 2013

Winnicott D.W. (1971) : *L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet à travers les identifications* ; dans : *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1979